

Les rendez-vous évasifs

Jacqueline Darveau

Volume 2, numéro 3-4 (9-10), mai-août 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darveau, J. (1960). Les rendez-vous évasifs. *Liberté*, 2(3-4), 192–195.

Les rendez-vous évasifs

JACQUELINE DARVEAU

Elle avait cru cela difficile. Elle l'avait cru impossible à cause de leur maison sûre, plantée dans une rue calme, avec des allées de soleil autour.

Pourtant, elle est partie un matin vers les quartiers gris des rendez-vous. Quand elle eut longtemps marché, les pieds à plat dans ses bottes noires, elle s'aperçut qu'elle avait froid et qu'il neigeait.

Elle n'emportait rien avec elle il en faut si peu pour vivre un jour! Quant à la nuit d'après, ça n'était pas son affaire.

Elle n'emportait rien; seulement, dans son gant froid, le billet chiffonné qu'il lui avait remis.

— Tu la choisiras à ton goût, avait-il dit. Moi, je n'y serai que le soir.

Elle ne regrette pas d'avoir accepté le soin de trouver la chambre. D'ailleurs, on n'a même pas à les chercher ici, elles s'offrent à toutes les portes, à toutes les fenêtres: *Chambre à louer... Tourists rooms... Vacancy...* Cartons rognés ou jaunis, d'autres installés à l'envers derrière la vitre sableuse. Elle sonne et compte les minutes qu'il faut pour tirer la logeuse de son lit. Visage de lessive dans l'entrebâillement, au milieu d'une mousse grise de cheveux. Déjà louée. Reste le carton qu'on a oublié d'enlever. Plus loin, *Chambres à...*, mais il y a la porte qui ne veut pas s'ouvrir. Puis ailleurs, cette sonnerie obstinément muette.

Elle repart, persévérante et sereine, en soufflant sur la neige de son col. Là, à gauche. Elle tire la porte, lasse, monte les trois marches, puis cette autre porte à faire tourner. Elle ne sent plus le billet aplati dans sa paume. Il y a celle-ci — non, trop coûteuse — peut-être bien, au quatrième, quelque chose. Elle suit l'homme en bretelles dans l'escalier à pic, à l'odeur de cellier. Il ne lui a pas dit que celle-là était située sous les combles. Ni quel goût rance de mort on en gardait dans la bouche. Elle frémit en secouant la tête et redescend devant l'homme en bretelles. Elle tourne un coin de rue.

Une chambre? — Oui — Voici — Non, pas ça... Une chambre? — Oui — Non, ... la semaine? Non, rien que pour aujourd'hui, pour ce soir... Elle hausse les épaules: comme si on avait les moyens de s'assurer à l'avance toute une semaine de bonheur!

Elle continue. Neige sur elle et tout alentour. Elle ne sait plus, elle ne voit plus à force de paroles, de gestes, de décors. Elle se rappelle seulement qu'elle doit trouver cette chambre, depuis longtemps composée en son imagination, avec une laize de *catalogne* pâle, et la commode luisante.

Celles qu'on lui ouvre sont nues, si nues: inhabitables. Murs déserts. Parquets lisses. Rien de doux, de moëlleux ou de familier. Tout au plus, parfois, un cendrier ébréché sur un napperon délavé.

Elle choisit pourtant la plus nue d'entre toutes. Pas même le cendrier. Du blanc, partout. Blanc le papier peint et repeint, blancs les conduits traversant les angles. Et blanc le pan de mousseline devant la fenêtre. Une table, une chaise, blanches.

Mais le lit est tendu de bleu. Elle se laisse choir de toute la fatigue et la faim de ses membres. Le billet défroissé et remis entre les doigts nouveaux de la logeuse, elle n'a plus maintenant, au fond de ses poches, qu'une pièce blanche.

La fenêtre encadre à la dérobée les jambes des passants. Posée au bord du lit, immobile, abandonnée, elle les regarde défiler à travers la mousseline, dans un poudroïement de neige. Combien faut-il de jambes pour marquer une heure? deux heures? huit heures?

Elle est vide. Désertée de paroles et de pensées. Elle se voit nue comme la chambre. Elle s'étonne à peine de ce qu'il faut si peu de chose pour préparer le bonheur d'une nuit: ce pauvre billet encore inscrit dans sa paume. Et son départ dans l'aube blême. Oui, car le soir venu, elle ne se serait plus trouvé le courage de la fuite.

Elle a fait tout ce qu'il lui avait dit. Et ce soir, elle ira l'attendre à ce restaurant qu'elle sait, où le café laisse des cercles huileux dans les tasses.

— C'est là, à trois pas en montant, dira-t-elle.

Elle ne se sent pas encore heureuse. Simplement disponible. Ça lui suffit. N'est-ce pas déjà bien d'être disponible pour tout un jour? pour toute une nuit?

Les jambes s'emmêlent dans la mousseline et la neige. Elle a sommeil. Mais comment n'a-t-elle pas remarqué combien ce lit est étroit? Il est vrai qu'avec le billet qu'elle tenait, elle n'aurait pu exiger de couche à baldaquin. Pour une nuit...

Les jambes dansent un ballet étourdissant devant sa tête renversée. Ne pas dormir surtout. Après l'insomnie de la veille, occupée au calcul du jour, si elle allait s'assoupir...

Elle pense au message laissé le matin sur les carreaux rouges et blancs de la nappe. "*Ne vous inquiétez pas. Voyage nécessaire. Votre fille aimante...*" Ils dormaient encore. Plus tard, la main hésitante de sa mère, les yeux qu'on frotte pour mieux lire...

Non. Oublier. Tout oublier mais ne pas dormir. Ne plus penser qu'à lui, à elle. Ce soir. Il vient de si loin. Elle l'a connu au dernier arrêt de *La Maria*, bateau blanc. Il était trop tard: il repartait ce soir-là. Mais il a promis de revenir. Il a tout prévu pour l'accomplissement de leur bonheur. Elle n'a eu qu'à faire oui, de la tête.

Il est beau. Puissant et beau comme elle aurait aimé l'imaginer avant de le connaître, avec, dans une de ses prunelles, cette étrange goutte de sang. Des bras forts, tatoués d'encre. Elle les sent déjà refermés sur elle, dans un choix ultime.

Voilà un mois qu'elle vit de lui, douce, chaude, patiente. Voilà un mois qu'elle se fait belle pour lui, moulant chaque soir ses cheveux pâles en torsades nouvelles pour les faire couler ensuite sur l'oreiller. Et ce sera tantôt l'heure du ravissement.

Elle s'est allongée, toute molle, sur le lit bleu. De ses bottes, la neige tombe en gouttes lentes sur le plancher. Elle ne défait pas le noeud du fichu sous son menton, se trouvant bien, pour l'attendre, de cette chaleur qu'elle garde: ce manteau, ce foulard, ces bottes. Car son corps n'est déjà plus à elle. Elle n'a tiré que ses gants, pour joindre les mains sur sa poitrine, dans une passivité calme.

Midi a sonné ses angelus. Maintenant, elle compte les heures au carillon de la ville: une, deux, trois... A sept, elle se lèvera et marchera vers lui.

Elle ne songe pas à demain. C'est bien assez d'un bonheur par jour. Et si c'était la douleur...? Lui n'a rien prévu. Mais elle sait que son bateau reprend le large pour tout cet hiver. Y a-t-il des femmes, parfois, sur les bateaux? Ce n'est pas à elle à prévoir. Elle ne songe pas. Elle ne veut pas songer...

...

La nuit emplissait la chambre quand elle s'éveilla. Le pan de mousseline s'irisait des lueurs du néon. Abasourdie d'abord, puis affolée, elle est sortie dans la rue jaune, a couru au rendez-vous, sans demander l'heure, ni s'en préoccuper, comme si l'homme devait être là, toujours.

Il n'y était pas. Et la montre du commis à tablier marquait neuf heures. Vous l'avez vu? demande-t-elle. — Qui? — Lui...

C'est tout ce qu'elle sait en dire dans son affolement. Elle pourrait ajouter qu'il est beau, et qu'il y a cette goutte de sang...

Elle s'enfuit, sans écouter la réponse. Et si *La Maria* avait été retardée? Elle se précipite vers les quais, farouche, livide. Non, le bateau est là, découpé blanc sur la nuit.

— *Hé toi, là la petite, ce soir, tu viens?*

Des hommes la hèlent, l'accostent, la tiraillent, qu'elle dévisage, cherchant dans leur regard cette goutte de sang. Elle crie un nom au débardeur surgi soudain de la cale, "... *est-il débarqué?*"

Il s'arrête, dans ses vêtements gourds de froid.

— *Ça, ma petite, nos hommes, faut pas les chercher, faut attendre qu'ils viennent.* Lance sa voix venue de très loin et qui pourrait porter à des lieux, semble-t-il.

Elle repart, court, s'arrête, voudrait interroger les agents. Vous l'avez vu? — Qui? ...

L'angoisse la poursuit au long des rues de sa quête folle. Elle ne sait pas qu'il neige toujours. Portée par le feu de ses yeux hagards, elle pénètre partout où les portes cèdent, elle inspecte, puis volte-face: "... *non, lâchez-moi*", échappe à des mains insistantes. Revient au café du rendez-vous, s'étonne du contact glacé de la poignée contre sa main nue. Où sont ses gants? "*Et on vous sert...?*" Le garçon à tablier ne se souvient plus d'elle. — "*Rien, je cherche quelqu'un*"... — "*Ah! oui*", (son oeil cligne) le même que tantôt... Elle ne s'asseyait pas. Elle voudrait toujours être ailleurs, plus loin, ou en arrière, là où il pourrait être. Elle ne s'imaginerait même pas qu'il a pu oublier ou ne plus avoir envie d'elle. Elle n'entend pas qu'on grogne: "... *les gars, vous savez, ça vient, ça va, on ne les compte pas. Et des poules, hein, y en a toujours plus qu'y en veulent*". Elle ne voit pas les yeux impitoyables des filles alentour. Elle croit encore en lui, parce que tout en elle le réclamait trop sûrement, comme un faim, comme une soif.

Elle retrouve mécaniquement la rue jaune de nuit, de neige, de néon "*Là, à trois pas, en montant...*" Non elle n'entrera pas dans la chambre où son attente s'est figée dans le noir. Enfonçant ses mains froides au plus creux de ses poches, elle marche, longtemps, frénétique et tourmentée d'abord, puis défaite, puis résignée, puis à nouveau seulement vide et très lasse.

La neige ayant cessé, elle s'aperçut que ses pas l'avaient ramenée devant sa maison sûre, dans cette rue calme, avec des parcs de nuit claire autour.

Jacqueline DARVEAU